

Trevor Eissler

Montessori, c'est fou !



© 2009 Éditions Sevenoff, LCC pour l'édition originale
sous le titre *Montessori Madness!*
Texte © 2009 Trevor Eissler


© École Vivante, 2020 pour l'édition française
Adaptation française : Sylvia Dorance et Vanessa Toinet


ISBN : 979-2-36638-087-3
www.ecole-vivante.com






Sommaire

Préface	5
Introduction – C'est fou	7
En regardant nos enfants grandir	13
Faire l'école à la maison ?	20
L'usine comme modèle pour l'Éducation	33
Une option inattendue	46
Une maison, une école	49
Pourquoi je suis convaincu par la méthode	59
Les périodes sensibles	65
L'esprit absorbant	80
L'environnement préparé	85
Les récompenses	105
La compétition	113
Les punitions	120





La concentration	129
La discipline	142
La responsabilité	145
La liberté	150
Une relation sereine avec l'erreur	157
La peur de l'erreur	164
Le contrôle de l'erreur en temps réel	175
Le guide	186
La communauté	204
Une balade avec Maria Montessori	215
Conclusion	220



Préface

« Montessori, c'est fou ! », le titre de ce livre suscite d'emblée notre curiosité par son accroche un peu décalée et humoristique.

Derrière ce titre provocateur, Trevor Eissler revendique et assume un argumentaire à la fois audacieux et efficace en faveur de la pédagogie Montessori. Avec authenticité et une bonne dose d'humour, il nous raconte son parcours de parent à la découverte d'une école différente. Comment ? En nous offrant des comparaisons personnelles en lien avec son expérience d'étudiant puis de pilote d'avion.

Vous l'avez compris, cet ouvrage est unique en son genre. Il fournit une explication claire, originale et actualisée des grands principes montessoriens (les périodes sensibles, l'environnement préparé ou encore la place de l'erreur).

Montessori, c'est vraiment fou ! Et pourtant...

- Cette approche visionnaire d'une pédagogie formulée et expérimentée il y a plus d'un siècle dans un quartier pauvre de Rome reste novatrice de nos jours ; mais seuls quelques enfants du public et du privé en bénéficient.
- L'instruction de nos enfants ne prend pas suffisamment en compte leurs besoins physiques (nos enfants ne sont-ils pas contraints de rester assis de longues heures ?) et émotionnels.
- Cette pédagogie qui étudie l'enfant est absente de la formation des enseignants et des éducateurs spécialisés.

Or apprendre, ce n'est pas punir ou récompenser. Apprendre est un travail interne. C'est cette confusion récurrente de la part des adultes qui empêche l'enfant de mieux apprendre.

À rebours de tout ce que nous savons désormais, notre vision de l'école et de l'apprentissage se construit encore sur nombre de croyances selon lesquelles :

- l'enfant n'apprend que lorsque nous voulons qu'il apprenne ;
- il n'apprend que ce que nous pensons lui enseigner ;

- il appréhende les événements tels qu'ils se présentent pour nous ;
- il ne doit s'intéresser qu'à la compétence travaillée ;
- il faut le motiver (alors que rien ne remplace la motivation naturelle et la satisfaction qui en découle) ;
- seul le bon résultat compte dans le travail que fait l'enfant ;
- l'intelligence va de soi (alors qu'elle devrait être aidée et soutenue) ;
- enseigner se résumerait à diffuser des savoirs.

Or ce livre nous révèle qu'il n'en est rien. L'auteur nous embarque dans un changement complet de paradigme concernant l'école. Petit à petit, nous avançons à contre-courant d'un grand nombre d'idées reçues concernant l'école « classique ». Sur ce point, le passage sur les « leçons parasites » est édifiant de vérité.

La pédagogie Montessori se définit avant tout et simplement comme « une aide à la vie ». Elle n'est pas réservée uniquement aux jeunes enfants de maternelle. La proposition éducative avec les enfants plus âgés (enfants de primaire et adolescents) est tout aussi passionnante et pertinente.

Il ne tient qu'à chacun de nous d'exiger et de tendre vers le meilleur de l'éducation pour nos enfants.

« J'ai ouvert la porte. Mon idée sur ce à quoi devrait ressembler l'éducation n'a plus jamais été la même », nous dit Trevor Eissler. Cette expérience, qui fut également la mienne, peut devenir la vôtre.

Et si ce simple geste était le levier le plus puissant dont nous disposerions aujourd'hui pour accélérer ce changement en éducation que nous attendons ?

Le défi maintenant est de s'assurer que notre société est prête à opérer ces changements.

Il serait grand temps.

Vanessa Toinet

*Éducatrice Montessori et autrice de livres pédagogiques
à propos des pédagogies actives pour les enseignants et les parents*

C'est fou

Un jour, j'ai fait dans mon pantalon, au cours élémentaire.

J'avais huit ans. Je me souviens que j'étais assis à une table vers le fond de l'un des rangs. C'était une classe traditionnelle. Un tableau noir couvrant le mur ; un drapeau américain à côté de la porte ; un imposant bureau du maître collé au tableau. J'ai encore en mémoire le grand diagramme sur le mur destiné à suivre les progrès en maths de chaque enfant. À côté de chaque nom, il y avait un certain nombre d'étoiles correspondant au nombre de tables de multiplication mémorisées. Quelques affiches exhortaient la classe à faire ceci ou cela. Elles assénaient : « Lis ! » ou « Les maths, c'est amusant ! » Mon institutrice, impatiente et dépourvue d'humour, se tenait debout devant le groupe et nous bombardait de questions. Elle s'adressait à un enfant ici, un autre là. J'essayais probablement d'éviter comme d'habitude de rencontrer son regard, dans l'espoir qu'elle ne s'adresserait pas à moi. À un moment, j'ai eu besoin d'aller aux toilettes. Pas de problème. Je savais qu'une pause-toilettes était programmée pour bientôt. Mais à ma terreur grandissante, je me suis aperçu que je n'arriverais probablement pas à tenir jusque-là. C'était devenu réellement impossible.

Je gigotais sur ma chaise, en essayant de choisir entre trois horribles options. Interrompre l'institutrice et mendier, à portée d'oreille d'une classe pleine de mes copains, l'autorisation d'aller aux toilettes ? Mortifiant ! M'oublier dans mon pantalon ? Mortifiant et dégoûtant ! Me précipiter vers la sortie et la cour jusqu'aux toilettes ? Un désastre ! Je craignais que courir ainsi ne provoque la colère la plus furieuse chez l'institutrice. C'est sûr, je

n'avais jamais vu un autre élève quitter la pièce sans permission. Les enfants étaient punis ne serait-ce que pour se lever sans permission. Rouge de honte, j'ai été dépassé par les événements. La nature a pris la décision à ma place.

J'ai passé le reste de la journée d'école à suivre comme son ombre le souffre-douleur de la classe, assis devant moi, pour que les autres pensent que la mauvaise odeur venait de lui et non de moi. Je l'ai suivi au déjeuner et me suis assis à côté de lui. Je l'ai suivi en récréation. Je l'ai suivi à travers la cour. Je l'ai suivi dans le bus. Chaque fois que des enfants se moquaient et se bouchaient le nez, je me joignais aux pitreries, faisais des grimaces et pointais du doigt l'enfant en face de moi. Heureusement pour ma réputation au cours élémentaire, mes copains sont tombés dans le panneau. Je me suis empressé de classer l'incident au rang de la malchance, du mauvais « timing » et de l'astuce « si maligne ».

Des années plus tard, maintenant que je reviens sur les événements de cette journée, j'arrive à des conclusions différentes. La cruauté, la peur, le fait de démolir les autres, l'absence de sens des responsabilités, le manque de confiance : tout cela ne constitue pas d'inévitables caractéristiques inhérentes à l'enfance. Tout cela est enseigné – chaque jour, dans chaque classe, dans chaque État du pays. En surface, du côté du sac à dos et de la boîte de déjeuner marqués d'un smiley, mon cours élémentaire s'est parfaitement passé. Tous les enfants restaient sur leur chaise, levaient le doigt avant de parler, et personne n'interrompait l'institutrice. Mais sous la surface, on nous apprenait bien plus que cela. Moi, un bon élève à bonnes notes, j'étais si effrayé par l'institutrice et par le fait d'être humilié devant mes pairs, que j'en devenais incapable de prendre une décision. J'étais si soumis à la permission de l'institutrice, même en ce qui concernait les fonctions basiques de mon propre corps, que j'en étais paralysé. Le seul moyen pour retrouver ma fierté, au moment de sombrer dans l'ignominie du cours élémentaire, avait été de me cramponner à mon voisin et de l'entraîner dans ma chute. Aïe !

C'est fou. Qu'apprenons-nous réellement à nos enfants ? Nous, adultes, sommes si habitués aux méthodes traditionnelles (le système utilisé aussi bien dans le public que dans le privé) que nous sommes pratiquement incapables d'imaginer autre chose. On nous a dit pendant des années ce que nous devons apprendre, quand et en quelle quantité, quand nous lever, quand nous asseoir, quand manger, quand aller aux toilettes, et bien sûr... de ne jamais parler. Le résultat, c'est que nous pensons que le meilleur moyen pour apprendre est de laisser les autres, les experts, nous dire tout ce qu'ils savent. Nous pensons que si nous répétons ce qu'ils disent nous serons plus intelligents. Pourtant, plus nous observons sous la surface de l'école traditionnelle, plus il devient évident que nos enfants apprennent à répéter comme des perroquets et non à penser. Pire, les leçons que nos enfants apprennent ne sont pas celles que nous pensons leur enseigner. Bien sûr, la plupart des diplômés de l'école traditionnelle sont raisonnablement cultivés et ont un bagage minimum en maths, sciences et histoire. Et alors ? Est-ce tout ce que nous attendons de toutes ces années ? Et à quel coût social ? Et que dire des leçons supplémentaires que les écoles traditionnelles ont accidentellement enseignées – les dysfonctionnements, le manque d'auto-discipline, le manque de motivation, l'incapacité à prendre des décisions, le manque de respect, l'apprentissage passif.

Je raconte cet incident pitoyable du primaire non pas pour m'humilier une seconde fois, mais parce qu'il mène droit au cœur de ma démonstration : l'enseignement traditionnel est malodorant. Mais il existe une alternative. Une alternative surprenante, réjouissante, profonde. On la trouve dans les écoles Montessori.

Dans les écoles Montessori, les enfants ont l'entière responsabilité de leurs plus basses fonctions corporelles comme de leurs fonctions intellectuelles les plus élevées. Ils apprennent à résoudre les problèmes en les résolvant, pas en les cachant. Les enfants Montessori apprennent la discipline en la pratiquant, pas parce

qu'un enseignant leur dit d'être disciplinés. Ils sont naturellement motivés parce qu'ils sont libres de choisir leurs apprentissages au moment où ils sont prêts pour ces apprentissages et de suivre leurs intérêts intellectuels là où ils les conduisent. Ces enfants n'ont pas appris à attendre qu'un enseignant les motive avant d'agir. Ils ont une grande capacité d'attention parce qu'ils pratiquent la concentration sur toutes sortes de travaux pendant de longs laps de temps et non pas seulement jusqu'à ce que la cloche sonne pour annoncer le cours suivant. Ces élèves savent prendre des décisions parce qu'ils en prennent pour eux-mêmes – l'enseignant ne décide pas pour eux. Ces élèves apprennent à respecter les autres parce qu'en retour, ils sont respectés et non dominés. Ce sont des apprenants actifs car, au lieu de recevoir un enseignement magistral comme des observateurs passifs, ils participent à leurs apprentissages.

Cela semble fou. Cela renverse entièrement notre modèle éducatif. Le modèle Montessori est le contraire du modèle traditionnel avec lequel la majorité d'entre nous a été éduquée. Quand j'ai commencé à lire les livres de Maria Montessori, une formule m'a frappé, qu'elle utilise pour décrire l'envie naturelle des enfants dans leurs apprentissages : « Aide-moi à faire seul¹. » C'est la clé ! C'est là que le bus bringuebalant de notre système éducatif a raté le tournant, aplati la rambarde de sécurité et fini sa course dans la boue, à jamais bloqué. À tort, nous avons essayé d'éduquer les enfants du haut vers le bas en leur transmettant tout ce que, selon nous, ils devaient savoir. Nous avons donné aux responsables officiels, aux spécialistes des programmes et aux enseignants, l'entière responsabilité du développement intellectuel, psychologique et physiologique de nos enfants. Nous nous sommes bien plantés. Les enfants veulent se construire eux-mêmes et ils en ont besoin. C'est aussi simple que cela. De ce nouveau point de vue, la

1. Maria Montessori, *L'Enfant*, Desclée de Brouwer, 1936 (1^{re} éd.), 2016.

méthode Montessori devient logique. Oui, les enfants ont besoin d'aide, mais seulement pour les aider à faire seuls. Ce désir ne devrait pas être réduit à néant quand ils mettent les pieds dans une classe.

J'écris en tant que parent à un autre parent. Ce livre ne se destine pas aux philosophes ou aux éducateurs professionnels. À mon avis, c'est justement parce que personne n'a jamais convaincu les parents de la nécessité d'un changement radical que rien ne change. Je veux vous convaincre de cette nécessité. Je suis étonné que la plupart des jeunes parents n'aient jamais entendu parler de Montessori (moi compris jusqu'à ces dernières années). Je suis en colère de voir que la plupart des enfants n'ont aucune autre option que l'habituelle école traditionnelle, qu'elle soit publique ou privée. L'éducation n'est pas mon métier. Je suis diplômé en histoire et mon métier est de piloter des avions, et jusqu'à la naissance de mes propres enfants, je n'avais même pas plus d'intérêt que ça pour les enfants. En tout cas, il est sûr que je n'étais absolument pas intéressé par la pédagogie – particulièrement quand j'étais à l'école. Quand j'ai eu des enfants, mes priorités ont changé de façon soudaine. La croissance et le développement de mes enfants continuent à me fasciner, comme tous les parents le comprendront. Nous cherchons tous les moyens d'améliorer la vie de nos enfants et de favoriser leur développement. Quand nous trouvons ces moyens, nous devons agir.

Je veux ramener la philosophie de l'éducation Montessori aux fondamentaux auxquels elle appartient. Montessori, c'est un enfant qui joue à creuser un trou dans la boue avec un bâton – les mains sales, concentré, fasciné, avec personne pour oser l'interrompre. Montessori ne devrait pas être le bastion d'enfants riches et d'élites arrogantes qui peuvent dépenser des milliers de dollars par an, pendant que les enfants moins fortunés sont poussés en troupeau vers la médiocrité comme des cobayes standardisés. C'est fou qu'on n'offre pas des écoles Montessori publiques et

gratuites partout. C'est fou qu'on reste scotché à l'enseignement traditionnel alors qu'il est évident qu'il a de sérieux défauts. Pourtant, au premier abord, la méthode Montessori est si différente de ce dont nous avons l'habitude, que nous pensons que c'est cette méthode qui est folle ! Laissez-moi essayer de vous convaincre du contraire.

Le vieil adage « L'herbe est toujours plus verte de l'autre côté de la barrière » vient à l'esprit. On trouve que le travail d'untel est meilleur, que la voiture de tel autre est plus rapide, sa maison plus grande, ses vacances plus ensoleillées. Pour ce qui est de Montessori, c'est sûr, l'herbe est plus verte. Elle est meilleure. Du côté Montessori de la barrière, elle est si verdoyante, luxuriante et grasse, que j'ai du mal à retrouver mes trois enfants dans cette prolifération ! Il est injuste que l'énorme majorité des enfants ne puisse jamais profiter d'une école Montessori. Injuste qu'à cause de la chance et de l'argent, mes enfants puissent le faire mais d'autres non.

Le but de ce livre est simple. Je veux vous convaincre, vous parent d'un jeune enfant, d'aller voir de près l'activité d'une classe Montessori et de la comparer, en ouvrant bien les yeux, à l'école actuelle de votre enfant ou à toute école traditionnelle. La différence est si frappante et incontestable que j'espère vous pousser ainsi à retirer votre enfant de l'école traditionnelle et à l'inscrire dans une école Montessori. J'espère que les parents d'enfants d'âge préscolaire décideront de choisir Montessori depuis le début. Si ce choix est trop lourd pour votre budget, j'espère que vous allez tout faire pour obtenir une école publique Montessori dans votre quartier.

En regardant nos enfants grandir

À mon insu à l'époque, mon parcours de pilote d'avion jusqu'à avocat de la cause montessorienne a commencé avec la naissance prématurée de mon fils aîné. Ma femme et moi faisons une visite de routine chez un gynécologue, en juillet de l'année de sa naissance. L'accouchement ne devait avoir lieu qu'en octobre. Pendant l'examen, le sourire fit progressivement place à l'inquiétude sur le visage habituellement jovial du médecin. Il n'y avait pas de liquide amniotique dans l'utérus. Le bébé avait la même taille que lors de l'examen du mois précédent. Il avait des ralentissements du rythme cardiaque. En quelques minutes, nous étions en route pour l'hôpital pour une césarienne d'urgence. Notre bébé, un garçon, est né. Il pesait 765 g. Nous le trouvions parfait. Nous l'avons regardé tous les deux émerveillés – pendant à peu près cinq secondes. Puis les infirmières et les médecins l'ont fait disparaître pour essayer de lui sauver la vie. Ils l'ont placé dans une couveuse – un incubateur – où il devait rester pour les trois mois et demi qui ont suivi. Notre fils s'est battu pour vivre comme peu d'entre nous ont jamais eu à le faire. Il a beaucoup souffert pendant les cent huit jours de son séjour à l'hôpital – un nauséux voyage de montagnes russes avec des hauts et des bas, de bons jours et de mauvais jours – mais à la fin il a réussi à passer l'épreuve. Il a subi sept opérations, dix-neuf transfusions sanguines et, à une période, il prenait onze médicaments à la fois. Il a toujours été un mystère pour les médecins. Ils n'ont jamais réussi parfaitement à diagnostiquer son problème. Ils ont

d'abord pensé qu'il avait cette épouvantable maladie, puis cette autre. À force, nous avons appris à rire jaune et à dire : « Il est comme ça, c'est notre fils ! » pendant qu'ils se grattaient la tête. À un moment donné, il avait simplement arrêté de grandir dans l'utérus. La grossesse était sur le point de s'interrompre quand les médecins l'ont sauvé. Il a eu la chance que ses organes majeurs – cerveau, cœur, poumons – soient suffisamment développés. Pour son appareil digestif, c'était une autre histoire. Il a eu besoin de plusieurs interventions chirurgicales compliquées et dangereuses. Nous avons vite appris que, bien que la médecine moderne soit capable de faire des miracles, chaque médicament ou intervention déclenchait une cascade d'effets secondaires négatifs. À peine sorti d'une opération destinée à régler un problème, notre fils subissait les horribles infections générées par cette même opération. Les médecins l'avaient à peine mis sous un traitement qu'ils devaient en indiquer un deuxième pour contrecarrer les effets secondaires nocifs du premier. Ces montagnes russes continuaient à l'infini. Il ne serait pas assez fort pour combattre l'infection tant qu'il n'aurait pas gagné de poids, mais il ne gagnerait pas de poids tant qu'il lutterait contre l'infection. Nous finissions par simplement espérer qu'il puisse passer deux jours paisibles d'affilée pour pouvoir souffler un peu.

Nous avons appris à être les avocats de notre fils. Au départ, nous acceptions sans discussion tout ce que nous disaient les infirmières et les médecins. Avec le temps, nous avons commencé à constater des erreurs – la plupart du temps sans gravité, et certainement pas intentionnelles – mais il était évident qu'il existait une énorme différence entre un employé d'hôpital et un parent. Pour les médecins et les infirmières, notre fils était une série de chiffres. Non que certains n'aient été très concernés par son sort ; nombre d'entre eux ont développé une réelle affection pour lui. Mais il était l'un des patients dont ils s'occupaient, et ils avaient aussi d'autres responsabilités. Il avait un certain rythme cardiaque et une certaine

tension, etc., et leur boulot consistait à amener ces chiffres là où ils devaient être. Nous, parents pour la première fois – et parents pour la première fois d'un bébé en service de soins intensifs de néonatalité – nous n'avions pas la moindre idée de ce qui se passait. Il se trouve que cela a peut-être tourné à notre avantage. Nous avons pu nous focaliser sur l'impression générale dès le départ : nous nous contentions de le regarder interminablement. Si vous fixez votre regard sur un bébé assez longtemps, jour après jour, vous commencez à bien savoir à quoi il ressemble. Nous avons commencé à remarquer à quel point des observations comme « Il est un peu pâle » pouvaient être utiles. L'infirmière venait, l'examinait, appelait le médecin, et celui-ci ordonnait une transfusion sanguine ! Avec l'expérience, d'autres interventions ont eu également des résultats rapides, comme « Je crois qu'ils lui ont déjà donné ce médicament aujourd'hui » ou « Regarde sa peau, là. Est-ce que ce sont les pétéchies (petites taches rouges sur la peau qui indiquent un sérieux problème de plaquettes) dont on nous a dit qu'elles pouvaient être un effet secondaire nocif ? » Plusieurs fois nous avons été les premiers à remarquer qu'il était un peu gonflé – signe très difficile à détecter sauf si vous regardez le même bébé toute la journée –, ce qui indiquait une fuite dangereuse du liquide de sa perfusion vers ses muscles au lieu de ses veines. Une fois, grâce à nos observations, nous avons pu aider un médecin un peu hésitant à renoncer à une énième intervention chirurgicale. Nous nous sentions de plus en plus légitimes dans nos propres observations. Rétrospectivement, je pense que nous avons apporté une contribution non négligeable à la santé de notre fils. Nous étions les seuls à l'observer comme une personne et non comme un ensemble de chiffres. Nous ne nous focalisions pas sur son taux d'oxygène ou la numération de ses cellules sanguines, mais simplement sur comment il allait et quel air il avait.

Notre fils est maintenant un enfant heureux, aimant et en parfaite santé. Il fait du slalom sur sa bicyclette, et on pourrait

difficilement imaginer les traumatismes qu'il a eu à surmonter sans les cicatrices impressionnantes de son corps, ses lunettes aux verres épais, et le fait qu'il n'a pas atteint « les chiffres » de poids standard de son âge. Il a subi des opérations des yeux, de l'abdomen, et d'autres pour des hernies. Il a suivi des traitements pour des problèmes physiques. Il a fait de la rééducation orthophonique. Il garde encore quelques effets persistants de ses traumatismes médicaux. Par exemple, il a dû se battre – réellement se battre – pour prononcer chaque mot qu'il a appris. De façon surprenante, les médecins de l'hôpital ont su, alors qu'il avait seulement deux mois, qu'il aurait des problèmes d'élocution. Apparemment, il y a une fenêtre de temps opportune, qui dure quelques semaines seulement après une naissance normale, pendant laquelle un bébé doit apprendre à téter. Pour notre fils, la période en question a coïncidé avec les semaines où on a dû le nourrir par intraveineuse à cause de ses opérations de l'intestin. Pendant la même période, des intubations embarrassaient sa gorge pour faciliter sa respiration. Il a manqué la « fenêtre » et s'est battu pour apprendre à téter ensuite, sans jamais réussir à s'en sortir vraiment dans ce domaine – juste beaucoup de suffocations et de « fuites ». Téter est le premier pas vers l'apprentissage de la parole. Si un enfant ne tète pas bien, c'est beaucoup plus difficile pour lui d'apprendre à bien parler.

Comme notre fils semblait refuser de grandir et d'atteindre les repères standard au bon âge, ma femme et moi étions frustrés. Quand nous l'avons enfin amené à la maison, nous avons commencé à perdre de vue l'essentiel, la perspective qui nous avait si bien servi à l'hôpital. Nous avons commencé à ne nous occuper que de ces fameux repères standard. Nous étions obsédés par le fait de le pousser à manger plus, à apprendre plus vite, à grandir, grandir, grandir ! Nous nous disputons sur ce qu'il devait manger et quand il devait le manger de façon à prendre le plus de poids possible. Nous savions exactement quand il devait peser 4,5 kg, 9 kg, 13,5 kg, quand il devait sourire, s'asseoir, ramper, se tenir debout,

et marcher. Il n'a jamais atteint ces repères à l'époque « normale ». Après chaque test de psychomotricité, nous notions toujours plus ou moins le même pourcentage à un seul chiffre comme résultat pour ses différentes compétences en motricité, motricité fine, etc.

Nous avons fabriqué un diagramme pour relever de façon précise le nombre de millilitres qu'il avalait à chaque biberon de chaque jour. Nous notions les résultats quotidiennement et nous essayions sans relâche d'améliorer les totaux de jour en jour. Notre frustration montait au fur et à mesure que la journée avançait et qu'il n'arrivait pas à atteindre nos objectifs ou même à ne pas régresser.

Je me souviens qu'un jour, des mois plus tard, comme je m'es-crimais à essayer de lui faire ingurgiter un biberon entier, ma femme m'a dit : « Ne t'en fais pas. Ce n'est pas un problème s'il ne boit pas tout. » Je suis resté bouche bée. C'était la première fois que l'un de nous disait quelque chose de ce genre. Je pensais : « Bien sûr que c'est un problème. » Est-ce que sa vie ne dépendait pas de nous ? Est-ce que chaque millilitre n'était pas notre responsabilité en tant que parent ? Des questions commençaient à se poser. Des doutes à s'installer. Est-ce que nous l'aidions ou est-ce que nous lui faisons du mal ? Quelle quantité de traitements, de médicaments et d'interventions médicales était nécessaire ? D'un côté nous étions convaincus que les médecins avaient sauvé la vie de notre fils à plusieurs reprises durant ses premiers mois. De l'autre, nous constatons aussi les effets secondaires dévastateurs de certains médicaments, traitements et erreurs médicales.

Nous avons commencé à voir nos propres efforts d'un autre œil. À partir de quand mesurer devient-il trop mesurer ? Quand devrions-nous cesser de nous occuper des diagrammes de poids et de taille ? Est-ce que nous ne poussons pas trop loin notre souci de ce qu'il mange ? Est-ce que cela ne pourra pas provoquer plus tard des problèmes alimentaires d'une sorte ou d'une autre ? Quand devons-nous intervenir et quand devons-nous le laisser tranquille ? S'il est content avec son poids et sa taille, pourquoi ne le serions-nous pas

aussi ? Peut-être que nous nous focalisons trop sur des repères du futur et que cela nous empêche de nous réjouir du présent, ou même que le fait d'en rajouter autant dans la quête des chiffres standard hypothèque justement la possibilité de les atteindre. Peut-être que les schémas de développement des autres enfants n'ont pas tant d'importance que cela. J'ai commencé à mieux discerner les avantages et les inconvénients de l'évaluation des mesures spécifiques par rapport au fait d'évaluer un bien-être général et global.

Nous avons continué à le conduire à ses différents rendez-vous de soins – et, bien sûr, assez souvent, à l'hôpital lorsque des maladies habituellement bénignes pour d'autres enfants l'affectaient de façon plus grave. C'était un enfant heureux malgré tout cela, et il se développait simplement à son propre rythme. Il était impossible de dire si nos efforts supplémentaires l'aidaient ou lui nuisaient, ou étaient simplement inutiles pour son développement.

Notre fils avait un an quand ma femme a accouché de nouveau – cette fois de jumeaux : un garçon et une fille, tous les deux aussi adorables que possible. J'ai remarqué que le fait de s'occuper de plus d'un enfant permet de mieux observer le développement individuel de chacun. Nos jumeaux ont poussé comme des graines, mais ne pourraient avoir des tempéraments plus diamétralement opposés. L'un est émotif, l'autre posé. L'un excelle ici, l'autre là. Pourtant, ils ont atteint ou même dépassé – sans aide particulière de notre part – tous les repères standard que nous avons désespérément poussé notre fils aîné à atteindre.

L'observation de nos trois enfants, année après année, a mis en lumière trois points du développement des enfants qui ont formé ma conception de ce que devrait être leur éducation. L'un est l'importance de l'environnement. L'utérus a été le premier environnement de notre fils aîné. Il s'y est développé harmonieusement pendant une brève période. De façon effrayante, en l'espace de quelques semaines, cet environnement l'a presque laissé tomber. Il a alors passé ses premiers mois sous des lampes d'hôpital

à se faire secouer, pousser, et soigner. Depuis, il vit dans l'environnement de notre maison. Dans des décennies, il cherchera encore à utiliser les effets positifs de ce dernier environnement pour surmonter les effets négatifs des précédents. Nos jumeaux ont eu l'un et l'autre les mêmes environnements. Leurs différences semblent plus venir de leur personnalité, de leurs goûts, et de variations minimales dans les moments où ils ont su parler et marcher. Ils n'ont jamais fait l'expérience d'un environnement défavorable et ont progressé rapidement. La qualité des différents environnements qu'un enfant peut rencontrer semble avoir un impact phénoménal sur son développement.

Le deuxième point, si évident qu'on peut passer à côté, est le fait que les enfants ont une envie incroyable d'apprendre. Mettre les objets dans leur bouche à deux ans, toucher à tout à trois ans, demander « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » à quatre ans... Ils veulent tout savoir et tout essayer. Ils veulent tout savoir faire aussi bien que les adultes autour d'eux. Ils veulent être indépendants et apprendre à faire les choses par eux-mêmes.

Le troisième point est la conception que j'ai de mon pouvoir en tant que parent. J'ai appris à l'hôpital que mes observations sont importantes ; les experts ne savent pas forcément tout – beaucoup, c'est sûr, mais pas tout. Savoir cela m'a amené à regarder d'un œil plus critique et avec un certain sentiment de responsabilité la façon dont nos enfants seraient éduqués. Quel serait leur environnement ? Est-ce que l'enseignement irait dans le sens des penchants de nos enfants et de leurs centres d'intérêt variés, et permettrait à chacun de progresser à son rythme ? Est-ce qu'on les traiterait comme s'ils avaient envie d'apprendre ou comme s'ils devaient être forcés à le faire ? Je voulais pouvoir garder un œil sur leur éducation. Je voulais les observer, eux, et non, seulement, écouter ce que m'en diraient les spécialistes.